



Forêt de Vezins

Loups matinés. — Un rapprocheur de cerfs

Je ne traverse jamais les ventes de la forêt de Vezins, soit en chassant un chevreuil, soit en courant un cerf, sans me rappeler avec un grand plaisir deux épisodes peu banaux.

Pendant que nous habitions le rendez-vous de chasse de Boissière, à quatre kilomètres de la petite ville de Chatillon-sur-Sèvre, nous avons réussi, mon frère et moi, à former une petite meute excellente, bonne à toute heurte, chassant bien le cerf et le chevreuil, et aussi le loup d'amitié, comme le dit notre vénéré doyen, le père Émile de la Besge.

Le comte de Colbert qui habitait le château de Villefort, à deux pas de la forêt de Vezins, nous fit inviter, un jour, à venir prendre des louvarts. Bien que nous n'eussions qu'une dizaine de chiens, nous acceptâmes avec reconnaissance une aussi flatteuse invitation.

Les louvarts rembuchés dès le matin en haute forêt, au Breuil-Lambert, dans l'enceinte de l'Abat-

de-l'Église, ne tardèrent pas à être mis, debout, après un rapprocher de quelques minutes seulement. Puis soudainement les chiens tombèrent à bout de voie.

Vous venez de lancer sans doute un blaireau, nous dit M. Colbert, votre petite meute l'a conduit jusqu'au terrier qui est à cent pas d'ici.

Nous trouvons les chiens grattant furieusement à l'orifice d'un trou : « Arrière, vilains, et au retour, furent nos premières paroles. »

Mon frère avait un merveilleux terrier, fils d'une bassette à poil dur et d'un bull de petite race.

Peut-être parlerai-je un jour des exploits légendaires de Dick : ce jour-là, mon frère l'avait amené, avec lui ; comme à l'habitude, il suivait nos chevaux pendant nos laisser-courre sur le renard.

« Tâche de lancer un loup, dis-je à mon frère, pour moi je vais déterrer ce blaireau avec Dick. »

Aussitôt lâché, Dick se précipite dans le trou par où l'animal avait dû entrer. Un instant après l'excellent terrier accule l'animal qui aussitôt tient les abois. Dick n'a jamais attaqué de front blaireau ni renard, doué d'un odorat excellent, héritage de sa mère, il s'est toujours contenté de chasser à la voix et doucement l'animal terré, le conduisant à son accul, et là aboyant indéfiniment : quand on parvenait à ouvrir la tranchée au-dessus du brave chien, on trouvait toujours l'animal à l'accul, à peu près à un mètre de Dick. A mon avis, voilà le vrai terrier. Aussi que de blaireaux nous a-t-il fait prendre dans des garennes réputées impossibles. Au moment où je sortais tout vivant du terrier un joli louvart rouge, mon frère arrivait portant en travers

de sa selle un louvart gris pris en débucher à deux lieues de là : il était mort ; la petite meute l'avait bel et bien étranglé.

Après avoir solidement muselé notre louvart rouge, nous l'emportâmes à Boissière. Deux jours après, nous le lâchions dans la petite forêt qui entoure ce rendez-vous de chasse, en lui donnant un quart d'heure d'avance. Nous fîmes un charmant rapprocher d'une demi-heure ; relancé à vue dans un épais taillis garni de hautes bruyères, l'animal ne voulut pas débucher et fut hallalisé après une heure et demie d'une courre des plus vifs.

Ces jeunes loups, pris à la fin d'octobre, étaient issus du croisement d'une louve et d'un matin de ferme. Dans notre jeunesse, alors qu'il y avait encore en Vendée pas mal de loups, nous eûmes l'occasion de chasser et de prendre des loups matinés, à trois reprises différentes ; nous fûmes témoins plus tard d'un terré identique de louvarts. Je n'ai jamais ouï dire que semblable aventure soit arrivée avec des loups francs. Je serais heureux qu'un des lecteurs me renseigne à ce sujet.

Un rapprocheur de cerfs

Il s'agit d'une vaillante chienne qui m'a appartenu et, pour cette cause, je demande à mes lecteurs de me pardonner d'en parler. Elle le mérite cependant.

Bellonne était fille d'un bâtard anglo saintongeais,

nommé Bélisaire, appartenant à M. de la Débutrie, notre plus célèbre éleveur vendéen. Nous lui avons fourni le père et la mère de Bélisaire ; une lice française gascon saintongeaise et le célèbre étalon fox-hound. Parlement, acquis à Londres lors de la Great-Exhibition en 1852, si je ne me trompe. La mère de Bellonne sortait de notre équipage.

Nous sommes au 4 novembre ; les veneurs de Vendée et d'Anjou sont arrivés la veille dans leurs cantonnements. Il s'agit, pour fêter la Saint-Hubert, de déharder dès le matin un cerf et ainsi d'éviter un buisson creux.

Ce qu'on peut se permettre dans une forêt très fourrée comme Vezins où les cerfs, mis debout par un ou deux chiens, arrêtés aussitôt que l'animal a pu être jugé, soit par corps, soit par le vol ce l'est, ne saurait se pratiquer dans les forêts claires des environs de Paris ; on risquerait de ne jamais relancer un cerf qui presque toujours se déroberait, aussitôt mis sur pied.

Le temps est maussade et froid : mon frère et moi nous partons de Villefort à huit heures, à cheval, suivis de la seule Bellonne laissée en liberté.

Un garde nous signale une harde de sept ou huit animaux sortant des pins de la Crilloire et rentrant dans l'enceinte des Trois Plessis : nous croyons reconnaître la présence de 2 ou 3 cerfs et de 4 ou 5 biches.

Mise à la rentrée de la harde, et appuyée sans bruit, la chienne après un rapprocher à peu près muet, lance une deuxième tête ne portant qu'une perche et une meurtrière de chaque côté. Ravi de donner une attaque aussi rare, j'arrête Bellonne au

premier sentier. « Mais il y a un gros cerf dans la harde, me dit mon frère, remets Bellonne à la voie. »

« Elle ne voudra pas rapprocher, lui répondis-je ; je l'ai arrêtée sur un cerf. Essayons toujours, fut sa réponse. »

Caressée et remise à la voie, un second lancer nous montre un daguet. Je descends de cheval, je flatte de la main la vaillante chienne et je m'apprête à la ramener au chenil. « Il y a un vieux cerf, me dit encore mon frère, il faut le lancer ; ce sera une plus belle attaque pour le public que celle de la deuxième tête ; ce que Bellonne a fait deux fois, pourquoi ne le ferait-elle pas une troisième ? » L'épreuve n'étant pas dangereuse, j'appuie de nouveau Bellonne en la flattant du geste et de la voix ; elle met debout le dix-cors qui avait, sans remuer, laissé partir les deux jeunes cerfs. Ce trait d'intelligence extraordinaire ne mérite-t-il pas d'être noté dans les annales de notre brillante vénerie française ? Or Bellonne était une chienne de change hors ligne sur le chevreuil comme sur le cerf.

A onze heures, cent chiens hardés au rendez-vous du Chêne-Brûlé sont découplés sur le dix-cors que Bellonne, remise sur sa troisième attaque, deux heures après, vient de relancer : inutile de dire s'il fut pris et avec quelle musique fournie par ces cent chiens noirs et feu, tous très près du sang français !

Pendant le grand nombre d'années que nous avons été la Saint-Hubert dans la forêt de Vezins, où nous prenions habituellement six ou huit cerfs avec les meutes réunies du général de La Rochejaquelein, de MM. de la Débutrie, de Danne, de Béjarry, de Montsorbier, Chevallereau, etc., et la nôtre,

je ne me rappelle pas, grâce à cette simple méthode, d'avoir fait un seul buisson creux !

Quand nous chassions à Oyron avec les Pully et autres bons veneurs poitevins, nous avons toujours agi de la même façon, à la grande joie du public et des maîtres d'équipage. Si ce n'est pas de la Vénerie savante et classique, c'est de la bonne et pratique Vénerie : avant tout il faut avoir un lièvre pour faire un civet de lièvre : pour faire bondir un cerf il faut d'abord avoir de vrais chiens d'attaque, et s'inspirer aussi des circonstances, de la nature du terrain, du temps, et ne pas s'attarder à des règles fixes, lesquelles par leur nature même, ne sont pas toujours pratiques. Dans les pays fourrés du pied comme à Vezins, je n'ai jamais vu qu'un seul jeune cerf se dérober aussitôt le lancer : mis debout par 2 ou 3 chiens, ils se remettent toujours à peu de distance de l'attaque.
